



Chapitre 1 : La Journée du Génie Libre

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).
[Voir les autres chapitres](#).

Il revint un an plus tard, sans lampe, sans fanfare, enfin, presque sans fanfare. À vrai dire, l'air se mit tout de même à vibrer comme si quelqu'un secouait un tambourin céleste, et une pluie de petites étincelles bleutées s'échappa des fissures invisibles de l'espace. Le génie apparut alors comme toujours, dans un nuage de rire bleu, dense et lumineux, qui sentait vaguement la cannelle chaude et le caoutchouc flambé, un parfum improbable mais étrangement réconfortant. Sa silhouette se matérialisa progressivement, immense et sinueuse, ses bras plus grands que la boîte cramoisie qui l'avait enfermé autrefois, et ses yeux, deux galets changeants, passaient du turquoise ravi au violet nostalgique selon son humeur. Mais quelque chose avait changé dans son sourire. Une courbe plus douce, moins forcée, où perçait une sérénité nouvelle. Il était plus léger et, paradoxalement, plus sérieux, comme quelqu'un qui porte une vérité simple mais profonde.

« Ho, ho ! » lança-t-il d'une voix qui fit tinter des guirlandes entières.

Il se mit à rôder autour du sapin d'Aladdin, flottant à quelques centimètres du sol, caressant du bout du doigt les décorations argentées qui se balançaient sous son souffle magique. Il pinça une boule, huma une branche de pin, plissa les yeux comme un enfant qui découvre une tradition dont il ne connaît que le nom.

« Joyeux... Noël ? » tenta-t-il en hésitant, prononçant le mot comme on découvre une fenêtre sur un monde nouveau, avec l'émerveillement prudent de quelqu'un qui craint de mal faire mais brûle d'essayer.

Aladdin, qui n'attendait plus de miracles depuis le jour où il avait frotté la lampe et choisi la liberté, rit doucement. Son rire avait le timbre serein de ceux qui savent que la magie existe encore, mais qu'elle n'est plus nécessaire pour être heureux. À ses côtés, Jasmine observait la scène, les yeux brillants comme deux lanternes d'ambre. La lumière du foyer se reflétait dans ses iris, accentuant l'émotion discrète qui fendait son sourire.

Autour d'eux, la maison vibrait d'une animation chaleureuse. Des amis circulaient entre les tapis moelleux et les plateaux de douceurs, les conversations s'entremêlaient en un murmure joyeux, et les guirlandes suspendues au plafond diffusaient une lueur dorée. La chaleur humaine qui remplissait la pièce n'avait rien à voir avec celle, plus rude et sèche, des torches du désert. Ici, tout respirait la convivialité, la fête, une douceur rare qu'on aurait pu presque cueillir dans l'air.

Le génie prit alors une grande inspiration, gonflant sa poitrine de nuées bleuâtres. On aurait dit qu'il aspirait d'un seul souffle les siècles passés à exaucer des vœux, les triomphes, les absurdités, la solitude aussi, pour en faire une brume qu'il laissa retomber derrière lui. Ses épaules immenses s'affaissèrent légèrement, comme libérées d'un poids invisible.

« Je ne peux plus exaucer de vœux, » dit-il enfin, la voix plus posée que d'habitude. « Pas un. Pas même un petit, sournois, "fais que je gagne au tambourin" ».

Il accompagna ses mots d'un geste exagéré, levant les mains comme un acteur de théâtre qui joue pour le dernier rang. Les règles, les sorts, la paperasserie cosmique, tout ça. Une grimace amusée traversa son visage, et une poignée de paillettes s'échappa de sa manche comme pour souligner l'absurdité de ces contraintes.

« Mais ce que j'ai, » ajouta-t-il, « ça ne se compte pas en vœux. »

Il marqua une pause. Le brouhaha de la pièce sembla s'atténuer autour de lui, comme si même l'air retenait sa respiration. Il prit alors une posture noble, exagérément grave, telle celle d'un comédien conscient de jouer la meilleure scène de sa vie, celle qui arrache un silence au public.

« J'offre ce qui me reste, » déclara-t-il. « Une journée entière. À n'importe quel humain qui me la demandera, je donnerai vingt-quatre heures... de moi. »

Les derniers mots, lourds et lumineux à la fois, se dispersèrent dans la pièce comme une promesse rare, une magie nouvelle, douce, humble, mais profondément réelle.

La nouvelle se répandit comme une traînée d'étincelles, glissant de bouche en bouche, rebondissant d'une ruelle à l'autre, traversant les marchés, les cafés et les foyers comme un souffle d'hiver par la fente d'une porte. Dans les murmures qui gonflaient la ville, les gens imaginaient déjà des trésors étincelants, des palais dressés en une nuit, des destins renversés d'un claquement de doigts. Certains rêvaient de montagnes d'or qui feraient pâlir le soleil ; d'autres se voyaient acclamés, drapés de gloire et de reconnaissance.

Mais le génie, lui, observait tout cela d'un air patient, presque mélancolique. Son regard flottait au-dessus des foules comme un phare doux, attendant qu'une demande sincère se distingue du tumulte des désirs clinquants. Il ne voulait plus de folies spectaculaires. Il voulait, il avait décidé, que cette journée serve à réparer quelque chose de simple, fragile, et essentiel. Le manque d'une présence véritable, ce vide que la magie ne comble jamais.

Youssef n'avait rien entendu de ces rumeurs. Le génie, pour lui, n'était qu'un personnage de

contes égaré dans les souvenirs d'enfance d'autres hommes. Il ignorait tout de ces nuits de magie. Ce qu'il savait, en revanche, c'était la lourdeur des années. Son dos courbé par la mer, ses mains tordues par les cordages, noircies par le sel, et surtout cette poche vide dans son cœur depuis que sa fille, Leïla, avait quitté le petit port pour la ville. Elle ne revenait plus pour les fêtes, ni pour les anniversaires. Chaque hiver, il levait les yeux vers le ciel, vers les mêmes constellations qui l'avaient guidé en mer, et soufflait des vœux muets qui s'évaporaient dans le froid.

Le soir où le génie débarqua dans le petit port, le vent sentait la marée montante et les filets encore trempés. Les lampes à huile tremblaient sous la brise. Le génie ne se présenta pas dans son éclat bleu habituel. Il longea les quais en se transformant en un vieil homme, la silhouette un peu voûtée, vêtu d'une veste trop grande dont les manches frôlaient le sol. Ses chaussures usées glissaient légèrement sur les planches humides. Pourtant, ses yeux, deux éclats bleu profond, trahissaient une lumière intérieure impossible à dissimuler.

Quand ils croisèrent ceux de Youssef, une étincelle de bonté traversa l'air, douce comme une main posée sur une épaule fatiguée.

« Je peux te donner une journée, » dit-il, d'une voix où vibrerait une patience millénaire. « Juste une journée. Pour réaliser un rêve. Pas de magie pour forcer le cœur des gens. Rien qui viole le choix. Mais je serai là. Entièrement. »

Youssef rit d'abord, un rire sec, incrédule, éraillé par les années et le sel. Puis ses traits s'adoucirent, comme si un souvenir venait frapper doucement contre la vitre de son regard.

« Je voudrais... revoir ma fille le temps d'un jour. Rien d'autre. Voir ses mains, entendre sa voix, marcher avec elle sous la neige comme quand elle était petite. »

Le génie inclina la tête, avec un respect presque solennel. Il aurait pu faire tomber une neige parfaite, immobile et scintillante. Il aurait pu manipuler le hasard comme un marionnettiste, arranger les pensées ou les sentiments. Mais il ne voulait pas de miracle falsifié. Si une réunion devait avoir lieu, elle devrait naître d'un vrai mouvement humain, du courage de deux cœurs qui se souviennent l'un de l'autre.

Sa magie serait subtile. Créer les petites causes, les coïncidences minuscules, ces grains de sable invisibles qui, cumulés, font tourner le vent et finissent par décider une vie.

La journée commença par un accident charmant, le genre de petite scène que le hasard met en place lorsqu'il décide d'être poète. Le génie, légèrement dissipé mais déterminé, souffla une brise discrète sur le port de la ville. Une rare péniche chargée de sapins fraîchement coupés,

silhouettes vert sombre aux parfums de résine, se trouva guidée par la marée vers un quai qu'elle n'utilisait jamais. Les branches hérissées des arbres frôlaient l'air froid, comme une petite forêt flottante avançant doucement au cœur de la cité.

C'est précisément à cet endroit que Leïla, entraîneuse dans un centre de sport, s'était arrêtée pour prendre un café, les mains autour d'un gobelet brûlant. Elle comptait tuer quelques minutes avant une répétition de danse. La vapeur de la boisson se mêlait à la brume du matin, donnant à son visage un halo pâle. Dans sa précipitation, elle laissa glisser une boîte de décorations qu'elle avait préparée pour son spectacle de fin d'année. Des étoiles en papier, des rubans rouges et or, et une poignée de petites clochettes au tintement clair.

Le génie, avec une malice tendre, fit souffler un vent vif qui ouvrit le couvercle. En un instant, les décorations s'envolèrent autour d'elle, tourbillonnant comme un essaim coloré au-dessus des pavés. Certaines se collèrent aux sapins de la péniche, d'autres s'emmêlèrent dans les airs avant de retomber paresseusement. Leïla poussa un cri frustré et tenta de rattraper ce qu'elle pouvait, sa longue écharpe volant derrière elle.

C'est alors qu'un vieux marin aux jambes solides s'arrêta pour l'aider. Youssef avait les yeux couleur de mer ancienne, un bleu sali par le temps mais toujours profond. Il attrapa une étoile en papier au vol, puis une autre, et lui tendit le tout avec une lenteur respectueuse, comme si chaque décoration était un trésor fragile.

Ils parlèrent comme deux inconnus portant chacun un sac invisible, lourd, mais tenu contre soi depuis trop longtemps. Leïla évoqua le froid de la ville qui pénétrait jusqu'aux os, sa vie réglée, ses nuits creuses, les fêtes qui ne ressemblaient plus à rien. Elle parla de la distance qui s'était glissée entre elle et son enfance, comme une mer qu'on ne peut plus retraverser. Youssef répondit avec des mots maladroits, froissés comme ses mains. Il parla de son silence, de ses maladresses, de toutes ces fois où il avait voulu dire « pardonne-moi » sans y parvenir autrement qu'à travers un sourire trop bref ou une assiette de poissons grillés laissée sur la table.

Le génie, dissimulé dans la foule sous les traits d'un homme ordinaire, n'intervint jamais lorsque la colère ou la tristesse pointa. Il ne rallongea pas les joies passées, il n'adoucit pas les regrets. Il laissait simplement les émotions venir et repartir, comme la marée.

Mais il posait des détails, soigneusement, comme on pose des pierres sur un chemin pour que personne ne se perde. Il arrangea le calendrier de Leïla pour qu'une répétition soit annulée à la dernière minute, lui libérant un espace inattendu dans sa journée. Il fit surgir, au coin de la rue, un petit stand de marrons chauds dont la fumée épicée rappela à Leïla les hivers de son enfance, ceux où la main de son père, rugueuse et chaude, guidait la sienne entre les étals du marché. Il souffla encore un vent léger qui fit sortir d'une poche de Youssef une photo ancienne, s'échouant doucement près des pieds de sa fille. Eux deux, autrefois, elle sur ses épaules, riant à gorge déployée.

Ces petites choses, presque invisibles, donnèrent à Leïla le courage de s'asseoir. Elles créèrent un espace sûr, un instant suspendu où le cœur pouvait enfin parler sans craindre de se

briser.

Là, devant le stand de marrons, entre la fumée chaude, les odeurs sucrées et les rires des passants, Leïla regarda son père. Ce n'était pas une scène de conte, rien d'or, rien de parfait. Tout était humain, fragile, réel. Youssef bafouilla, butant sur ses mots, révélant ses regrets comme on vide une barque trop pleine. Il parla de ses erreurs, de sa peur d'avoir perdu sa fille pour toujours. Leïla évoqua sa colère, sa solitude, la sensation de n'être plus attendue nulle part.

Parfois leurs voix tremblaient. Parfois elles se brisaient. Et parfois, sans qu'ils s'y attendent, un éclat de rire montait d'eux, léger, timide, un rire qui donnait l'impression que la neige elle-même essayait de leur chatouiller les joues.

Le génie, assis à quelques pas sur un banc, les observe en silence, les manches retroussées, les mains croisées comme n'importe quel homme fatigué. Il n'offrit ni remède, ni miracle. Seulement sa patience. Sa présence. Et, lorsque Leïla luttait pour trouver ses mots, il commença à raconter une histoire, doucement, presque pour lui-même. Une vieille légende sur des étoiles qui prennent l'apparence de personnes perdues pour leur demander pourquoi elles sont parties, et pourquoi ceux qui restent ne les ont pas suivies.

Ce conte-là n'effaça rien, ni les années, ni les blessures. Mais il permit quelque chose d'essentiel. Que l'air se dilate, que les gorges se desserrent, que les deux puissent enfin respirer, ensemble, après tant de temps.

Quand le soir descendit, la ville s'embrasa comme une constellation terrestre. Les réverbères, les vitrines, les fenêtres et même les guirlandes suspendues formaient une mosaïque scintillante, une mer de petites lumières qui tremblotaient dans l'air froid comme autant d'étoiles tombées du ciel. La neige récente, fine et légère, réfléchissait ces lueurs en un voile argenté, donnant à chaque pas un éclat discret.

Leïla prit la main de son père, d'abord par politesse, un geste timide, presque hésitant. Mais lorsqu'elle sentit la chaleur de cette main, sa rugosité familière, l'empreinte de toutes les années passées à tirer des filets et à ramender des voiles, son geste devint instinctif, profondément vrai. Elle serra un peu plus fort, comme pour s'assurer que ce moment n'était pas une illusion.

Ils marchèrent ensemble jusqu'à l'appartement de Leïla. Là, Youssef découvrit un univers qui n'était pas le sien. Un petit salon aux murs remplis de photos, un tapis coloré qui absorbait le bruit de leurs pas, une cuisine où régnait un parfum de cannelle et de bois chauffé. Leïla lui montra comment fonctionnait son four, un appareil moderne qui clignotait un peu trop, avec des boutons qui semblaient parler une langue étrangère. Il rit en apprenant comment « dompter » le chauffage, qui avait tendance à passer de glacial à brûlant sans prévenir. Ils apprirent aussi à écouter les silences. Ceux qui pèsent, ceux qui apaisent, ceux qui attendent d'être remplis par

un mot simple, un regard, un geste.

Le repas qu'ils partagèrent fut modeste, une soupe épaisse, du pain chaud, quelques dattes, mais chaque bouchée était relevée d'histoires anciennes, de souvenirs qui revenaient au goût comme des épices oubliées. Ils se surprirent à finir les phrases l'un de l'autre, à rire des mêmes anecdotes. L'air semblait plus doux, la pièce plus vaste.

Le génie, invisible dans l'ombre du couloir, sut alors que son cadeau avait tenu. Il n'avait pas créé l'amour, la magie ne sait pas faire cela, mais il avait offert un espace, un temps, un décor où l'amour avait pu choisir de revenir de lui-même. Il en ressentit une satisfaction profonde, tranquille, celle de quelqu'un qui a donné juste ce qu'il fallait.

Avant de partir, il fit un dernier geste. Sur une étagère, il repéra une petite boîte en papier, toute pliée, décorée maladroitement. Une boîte à musique oubliée depuis des années, que Leïla avait fabriquée enfant. Il effleura l'objet du bout du doigt et y insuffla un souffle bleu. La boîte s'illumina brièvement puis se mit à jouer une mélodie fragile, une chanson que Leïla murmurait lorsqu'elle était petite. Celle qui marquait le début de leurs dimanches, de leurs promenades au port, de leurs rituels doux et simples.

« Ce n'est pas un vœu, » murmura-t-il doucement. « C'est une journée. Et parfois, une journée suffit pour commencer à recoudre ce qui était déchiré. »

Leïla, émue jusqu'aux larmes, posa sa tête sur l'épaule de Youssef. Pour la première fois depuis des années, ils pleurèrent ensemble sans honte, sans retenue, des larmes qui nettoyaient les erreurs du passé, qui re-dessinaient un lien devenu trop fin.

Le génie, voyant cela, sentit quelque chose se libérer en lui. Un poids qui quittait sa poitrine. Donner son temps l'avait vidé d'une manière nouvelle, mais pas douloureuse. Plutôt comme on se vide d'un trop-plein. Il se sentait léger, habité d'une chaleur simple et pleine. Il avait offert ce qu'il lui restait. Une attention entière, la capacité d'être là. C'était, pensa-t-il, la magie la plus rare, et la plus humaine.

Avant de s'éclipser, il jeta un dernier regard aux deux silhouettes près de la fenêtre, leurs mains entremêlées, baignées dans la lumière tiède du salon. Un sourire étira ses lèvres. Noël n'était plus une date étrangère à son cœur de créature millénaire. C'était une sensation, un geste, un silence partagé.

Il comprit alors que la liberté que lui avait donnée Aladdin un an plus tôt l'avait aussi rendu capable d'apprendre, lui, l'immortel, la valeur d'un cadeau sans artifice. Le don de soi. En s'élevant dans la nuit, il se permit un petit clin d'œil au vent glacé.

« À l'année prochaine ? » demanda-t-il au ciel.

Le ciel, indifférent et tendre tout à la fois, répondit par un scintillement de neige, une pirouette



lumineuse au-dessus des toits. Et quelque part, dans la ville, la petite boîte à musique joua encore sa chanson oubliée, comme si elle venait de se souvenir pourquoi elle avait été créée.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).
[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*
2025 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés